

I

CANNIBALE

De quel droit mettez-vous des oiseaux dans des cages?
De quel droit ôtez-vous ces chanteurs aux bocages,
Aux sources, à l'aurore, à la nuée, aux vents?
De quel droit volez-vous la vie à ces vivants?

VICTOR HUGO

*Les accords de Nouméa, signés en 1998, ont officialisé le mot kanak
et l'ont rendu invariable, soulignant la dimension paternaliste
et coloniale du terme usuel canaque.*

En voiture la vitesse émousse les surprises, mais il y a bien longtemps que je n'ai plus la force de couvrir à pied les cinquante kilomètres qui séparent Poindimié de Tendo. Le sifflement du vent sur la carrosserie, le ronronnement de la mécanique, effacent les cris des roussettes perchées au sommet des niaoulis. Je ferme les yeux pour me souvenir que là, juste après l'alignement des pins colonnaires, il fallait quitter la piste de latérite, s'enfoncer dans la forêt et suivre les chemins coutumiers. Les anciens nous avaient appris à nous recueillir près d'un banyan centenaire dont les racines aériennes formaient une sorte de passage voué à la mort. On repartait. Le sentier se courbait sur le flanc de la colline, et il arrivait un moment où le sommet de la tête franchissait la crête. On retenait son pas, sa respiration. En une fraction de seconde, le monde changeait de visage. La terre rouge, le vert sombre du feuillage, l'habillage argenté des branchages disparaissaient, effacés par la saturation de tous les bleus de la création. On clignait des yeux pour discerner, au loin, la ligne qui mariait mer et ciel. En vain. Tout ici était aussi transparent que le regard. On s'habituaient peu à peu à la vibration de l'air. L'écume traçait la ligne ondulante de la barrière de corail, et au large le sable trop blanc rayonnait autour des îlots.

L'écart que fait Caroz, pour éviter une fondrière, m'arrache à ma rêverie.

— Excuse-moi, je l'ai vue au dernier moment. Je t'ai réveillé?

— Non, je contemplais la baie de Hienghène... On n'arrive pas à y croire tellement c'est beau...

Caroz se met à rire. Il lâche le volant d'une main pour me taper sur l'épaule.

— Tu as raison, Gocéné! C'est tellement beau comme paysage qu'on l'apprécie encore davantage les yeux fermés...

— Tu ferais mieux de regarder devant toi, au lieu de raconter n'importe quoi...

Cent mètres plus bas, deux cocotiers abattus coupent la piste. Caroz redevient sérieux. Il ralentit en freinant par à-coups.

— Tu savais qu'il y avait des barrages dans le secteur? J'ai écouté la radio avant de partir, ils n'en ont pas parlé.

— Non... Mais il fallait s'attendre à ce que ça gagne du terrain... Tout le nord de la Grande-Terre est isolé du monde depuis des semaines, et il ne se passe rien. Personne ne veut discuter. Dans ce pays, la révolte c'est comme un feu de broussailles... Il faut l'éteindre au début. Après...

On distinguait maintenant la fourgonnette bâchée, une Japonaise, dissimulée par un rideau de larges feuilles de bananiers. Deux jeunes hommes vêtus de jeans, de tee-shirts bariolés, le visage encadré par la lourde coiffe rasta, se tenaient embusqués derrière la cabine du véhicule, leurs armes braquées dans notre direction.

L'emblème de la Kanaky flotte au-dessus de leurs têtes, accroché à l'une des pointes d'une fougère arborescente. Malgré moi, je me mets à parler à voix basse.

— Surtout, ne va pas droit sur eux... On ne sait jamais, ce sont des mômes... Prends légèrement vers la droite, et arrête-toi près du rocher en laissant le moteur tourner. Je vais aller leur parler...

Ils comprennent ce que nous allons faire. L'un des occupants du barrage escalade les troncs de cocotiers couchés et se précipite au-devant de notre voiture en brandissant son fusil. Je passe la tête par la fenêtre pour comprendre ce qu'il hurle.

— Demi-tour! Demi-tour! On ne passe pas!

Caroz immobilise la Nissan à sa hauteur.

— Je dois aller dans la montagne. J'accompagne le vieux Gocéné jusqu'à la tribu de Tendo, et ensuite je retourne sur Poindimié... C'est à côté...

Je ne vois pas la tête de l'insurgé, seulement celle de Bob Marley en sérigraphie, sur le maillot.

— Tu n'as pas compris, grand-père? Tout est bloqué. Rebrousse chemin pendant qu'il est encore temps. Ce soir il y aura des barrages sur toutes les pistes. Depuis Poum jusqu'aux portes de Nouméa!

Je veux dire à Caroz qu'il ne faut pas insister, mais il ne m'en laisse pas le temps. Il se fait implorant.

— On est presque arrivés... Il reste à peine vingt kilomètres...

La crosse du fusil heurte la tôle du capot.

— Demi-tour! Tu as compris? On ne discute pas. Demi-tour!

J'ouvre la portière et pose un pied à terre alors qu'il enclenche la marche arrière en faisant hurler la boîte de vitesses.

— Il vaut mieux que tu repartes dès maintenant... Moi, je vais descendre ici. Je faisais le chemin à pied tous les mois quand j'étais jeune. Il doit me rester assez de jambes pour monter jusqu'à Tendo...

Je le regarde manœuvrer. Les roues arrière patinent sur la piste, soulevant un fin nuage de sable rouge. La Nissan cahote sur la pente, semble se cabrer à l'approche du sommet et disparaît dans la vallée. Le jeune Kanak tourne son regard vers moi et part d'un grand rire.

— Je crois bien qu'on lui a fait peur à ton chauffeur blanc!

Je le toise et hausse les épaules.

— Ce n'est pas toi qui l'impressionnes, c'est seulement que tu as un fusil entre les mains et qu'on voit bien que tu ne sais pas t'en servir.

Il fronce les sourcils et veut riposter, mais la couleur de mes cheveux, les rides sur mon front, mes mains, retiennent ses mots. Il passe la sangle de l'arme à son épaule et contourne le barrage. Son compagnon, assis en tailleur, attise un feu de bois sur lequel chauffe une bouilloire aux flancs noircis. Des crevettes de creek reposent sur un linge.

— Pourquoi tu étais dans la voiture du Blanc, grand-père? Les nôtres ont toujours dû courber l'échine devant eux...

Je détache une feuille de bananier que j'agite devant les braises, ravivant les flammes.

— Qu'est-ce que tu en sais? Nous n'avons pas tous marché à genoux, et certains Blancs étaient plus respectables que bien des nôtres... L'homme que tu as chassé sans même essayer de l'écouter, a soixante-

quinze ans, comme moi. Même s'il est Blanc, il est tout aussi kanak que toi et moi : il a fait des mois de prison, chez les siens, pour avoir pris ma défense...

— Un Blanc en prison à cause d'un Kanak? C'est la première fois que j'entends ça! Et toi, Kali, tu crois que c'est possible?

Kali ne répond pas. Il se contente d'une grimace interrogative et dépose du sucre puis des sachets de thé dans deux verres. Il se décide à me regarder.

— Tu en veux, grand-père?

— Je te remercie, la piste m'a donné soif... Et j'aimerais me reposer avant d'entreprendre la montée jusqu'à Tendo.

Il sort un troisième verre d'une sacoche, l'essuie et le pose devant moi, me tend la boîte de thé, le sucre. Il verse l'eau dans les verres.

— Wathiock a pêché des crevettes. Tu en mangeras bien quelques-unes avec nous?

J'acquiesce d'un hochement de tête et aspire entre mes lèvres un peu de liquide brûlant. Wathiock vient s'accroupir face à moi.

— Je ne comprends toujours pas comment il a pu être mis en prison à cause de toi...

— Pas à cause de moi : pour moi! Tu n'arrives pas à y croire, et pourtant il y a beaucoup de choses encore plus surprenantes dans mon histoire...

Kali roule une cigarette entre ses doigts. Il me tend le paquet de tabac, l'étui de papier. Je lui montre ma paume pour décliner l'offre.